

Préface
Les flottements, embarras et espérances de
l'Autonomie dans le champ (toujours un peu trop clos)
de la Didactique des Langues-Cultures



Jacques Cortès

Professeur émérite de l'Université de Rouen
Fondateur et Président du GERFLINT

« *Ce qu'on dispose droitement, on en dispose, sans regarder au patron, sans tourner les yeux vers son livre* ».
Montaigne, *Les Essais*, 1,XXV, *De l'Institution des enfans*,
Pleiade, Editions Gallimard, 2007, p.157

« *L'homme est l'être « naturel » auquel la nature a donné les moyens d'inventer et non simplement de reproduire. C'est par le fait de contribuer moi-même à cette invention à laquelle les autres ont contribué ou vont le faire que je suis humain. Il y a une loi de cette construction-invention de moi qui est en même temps celle de ma construction-invention des autres et du monde* »
Jacques Demorgon (*infra*).

Préliminaires méthodologiques élémentaires

Pédagogiquement parlant, l'autonomie (ou l'autoformation) est la compétence d'un individu à prendre en charge, solitairement, un apprentissage quelconque. Relèvent d'un tel projet la définition et la coordination de tâches multiples autogérées (par exemple, et sans espoir d'exhaustivité : établissement d'un programme général, trajectoire(s), modes opératoires, planning temporel, références à consulter, comportements actionnels, valeurs, épreuves d'entraînement évaluatif à chaque étape du processus, simulation d'affrontement d'épreuves certificatives etc.). Sans guide humain professionnel, il s'agit donc - au terme d'une période dont on définit soi-même la durée pour un projet d'apprentissage donné - d'obtenir la construction d'un *savoir*, d'un *savoir-faire* et d'un *savoir-être* diversifiés, susceptibles d'assurer à un « se-formant¹ » solitaire un certain nombre d'avantages, psychologiques et existentiels d'abord, mais aussi cognitifs, matériels, professionnels et sociaux... aboutissant au résultat suprême d'être désormais en mesure de transférer la capacité « d'apprendre à apprendre » seul qu'on s'est empiriquement forgée, dans une suite de processus de dépassements cognitifs où l'identité du sujet, continûment mise en déséquilibre évolutif, se révélera progressivement apte à résoudre les problèmes les plus divers. Tel est, grosso modo,

le scénario de ces opérations complexes (schizophrénoïdes²) pour s'auto-cultiver dans un domaine d'autant plus difficile et méritoire qu'il vise *in fine* l'acquisition d'une compétence de communication langagière et humaine avec un ou des interlocuteur(s) natifs malheureusement absent(s).

La situation n'est donc pas idéale, loin de là, et c'est ce qui rend remarquable toute action autonome réussie dans le domaine de l'apprentissage d'une langue étrangère en général, du FLE en particulier. Mais ce qui importe, au-delà de la manifestation évidente - dans l'acte d'apprentissage - d'un caractère bien trempé ayant permis à l'apprenant de trouver en lui l'énergie nécessaire pour accomplir, dans la durée, un combat solitaire difficile, c'est de savoir à partir de quoi ce dernier a pu lancer et développer dans la longue durée son aventure cognitive.

Se pose donc la question de l'identité de l'autodidacte au sein d'un environnement où il agit en opposition non seulement aux normes éducatives traditionnelles qu'il refuse et contourne par obligation ou par choix, mais aussi aux usages sociaux collectifs en matière de formation, auxquels il oppose un déni perçu comme admirable et provocateur à la fois, la société qui l'entoure pouvant osciller entre émerveillement et flottement, car, au-delà de la réussite, la marginalité - ce n'est un secret pour personne - dérange toujours un peu le bourgeois formaté dans les bonnes écoles. Il suffit d'un petit saut dans le lexique sociologique rattaché à l'autonomie pour percevoir le grouillement des antagonismes et donc les limites très strictes de la liberté dont elle dispose. Ce qui faisait dire au philosophe existentialiste chrétien Gabriel Marcel (1889 - 1973) qu'« être libre, c'est se sentir à l'aise dans l'esclavage ».

Les contradictions de l'autonomie

L'autonomie, en effet, est un concept ancien mais indémodable. Entendre par là que, fors le monde éducatif où elle jouit d'une incontestable noblesse, elle est souvent traitée, idéologiquement, avec maintes réserves implicites. On en trouve la trace lexicale un peu partout car le mot peut se décliner « opérationnellement » de multiples façons : *contestation, non conformisme, indocilité, insoumission, insubordination, rébellion, résistance, dissidence, indépendance, sécession, séparation* etc. Être autonome est une évidente qualité, mais, on le voit bien, s'enraciner systématiquement dans le refus, c'est moins témoigner de sa force de caractère que de son entêtement. Dès lors, être incapable de composer, de juger sans parti-pris, de corriger ses propres excès, de s'adapter à des situations nouvelles, de nuancer ses propos et ses actes, tout cela indique un manque total de maîtrise excluant l'idée d'une vraie autonomie. L'acharnement, souvent, relève moins de l'autonomie que de la crétinerie³.

Un individu « en dissidence » n'appartient donc pas *ipso facto* à l'ensemble humaniste ouvert du progressisme » (quel que soit le domaine envisagé), et ne peut s'arroger, à ce titre, le droit de pourfendre le citoyen inverse désireux de coller aux valeurs traditionnelles d'une société (la sienne en laquelle il se reconnaît) même si ses adversaires idéologiques dénoncent cette dernière comme *autoritaire, bloquée, passiste, réactionnaire, moutonnaire, docile, soumise et même servile*. Nous baignons dès lors dans le vaste ensemble des « topos » du « caniveau » défigurant éthiquement le noble visage de l'autonomie.

Autonomie et religion

En matière de religion (domaine sacré des vérités dogmatiques tombant du ciel), la langue française abonde en brocards inspirés par un vieil anticléricalisme qualifiant volontiers le chrétien fervent, particulièrement catholique en France (pour d'évidentes raisons historiques), de *bondieusard, calotin, grenouille de bénitier, punaise de sacristie ou même rat d'église*. Ces concepts et « perles » sarcastiques à l'égard de toute idéologie religieuse (mais la religion n'est évidemment qu'un aspect de la question) sont des indices intéressants qui nous ramènent à ces *patterns of culture* dont l'Ecole de Chicago⁴ déduisait, au siècle dernier, des modèles de pensée et d'action pour une communauté donnée. L'échiquier religieux, on le sait, est lui aussi un lieu d'antagonismes d'une violence incontrôlable. Etre incroyant, mécréant ou impie est pour certains un crime à punir de mort. Les agnostiques et les athées apparaissent en effet comme d'insupportables « esprits forts » puisqu'ils doutent (de) ou refusent d'admettre la possibilité d'existence d'un Etre Suprême qui aurait engendré tout l'Univers et ses habitants. On sait, à cet égard, combien sont acharnés aujourd'hui encore les débats entre *créationnistes* et *évolutionnistes* dont le GERFLINT a beaucoup parlé lors de son grand colloque sur la Laïcité de 2012⁵.

Autonomie et idéologie

Il est d'usage, en France (et probablement aussi ailleurs en Europe et dans d'autres parties du monde) de considérer la « résistance » comme la qualité politiquement majeure de la Gauche, et la « réaction » comme l'indélébile passion coupable de la Droite. Si l'on se risque à une comparaison hâtive, on dira que les premiers se réclament volontiers du « lion superbe et généreux » de Victor Hugo et voient distinctement les seconds dans la peau du « mouton de Panurge » de François Rabelais. Qu'on se rassure toutefois, la réciprocité est la règle la plus scrupuleusement observée en communication politique et idéologique.

Envisagées sous l'angle social, les oppositions conceptuelles que nous venons d'évoquer à propos de l'autonomie, permettent donc de se faire une première idée (assez trompeuse et encore floue) des comportements nationaux français qui apparaissent partagés, comme on le voit, entre action et réaction, deux formes d'esprit rompant volontiers en visière comme au temps héroïques des « tournois » de chevaliers. Mais, à la vérité, ces affrontements sont plus vains que réels, les adversaires se rejoignant même parfois (tout en le niant avec force et indignation), au point qu'on en arrive, tout particulièrement en cette fin d'année 2014, à ne plus pouvoir nettement distinguer entre Gauche et Droite⁶, donc entre autonomie de pensée théoriquement tournée vers un futur espéré harmonieux, et désespoir rétrospectif des traditionnalistes devant l'oubli et même l'abandon de l'histoire, de ses codes, de sa lumière et des richesses identitaires inaliénables qui en sont l'héritage.

Autonomie comme moteur de cognition

Apprendre en autodidacte ne peut donc pas être envisagé par le petit bout de la lorgnette comme le fait souvent le didacticien/didactologue des langues et des cultures. Sans doute existe-t-il des études déjà bien fournies proposant des méthodologies et idées de formation(s) toutes plus sages les unes que les autres. Elles sont généralement fondées sur des considérations interculturelles où dominent les concepts toujours intéressants d'**interférence** et de **transfert** qui permettent de localiser malentendus et dysfonctionnements de communication pouvant aller jusqu'à empêcher un apprenant de FLE (donc étranger à la langue qu'il étudie) d'interpréter de manière adéquate les comportements et propos les plus banals d'individus baignant dans la langue-culture française⁷.

Chaque Terrien vit en effet sur un « trésor » de stéréotypes qui lui font voir « l'Autre », proche ou lointain, sous un jour pouvant être totalement dépourvu d'aménité. Anthropologiquement, historiquement, sociologiquement, psychologiquement, philosophiquement, culturellement, voire physiquement et même physiologiquement, l'étranger est l'objet d'une curiosité où ne domine pas obligatoirement l'admiration ou l'indulgence. Les jugements à l'emporte-pièce qui le dépeignent, consistent souvent en propos durs et ironiques qui ne sont pas une spécialité franco-française, même si la patrie de Voltaire, à cet égard, ne manque pas d'imagination. Avec d'inévitables nuances, on trouve donc ce type d'évaluation lapidaire un peu partout car il court les rues depuis le commencement des sociétés les plus anciennes.

Ce sont là des idées certainement intéressantes pour étudier le développement de l'autonomie de l'apprenant d'une langue-culture étrangère, mais, ce qui importe pour bien recoller au propos de cette préface, c'est de positionner notre réflexion sur la

question identitaire car, comme le remarque finement Jacques Demorgon (dans un récent courrier qu'il a eu la gentillesse de m'adresser) : « *il n'y a pas d'apprentissage humain véritable s'il nie les **identités** et pas non plus elles seules. Les identités n'ont d'avenir qu'en reliance avec les **altérités** hors d'elles et en elles, ce qui définit l'intérité toujours antagoniste mais destructrice ou constructrice* »⁸.

Là, j'en suis persuadé, un travail explicatif s'impose car le vocabulaire de Jacques Demorgon est d'une précision redoutable qui mérite réflexion.

Intérité, Altérité, Identité et Autonomie

Ce que nous avons déjà abondamment souligné dans les lignes qui précèdent, c'est l'existence d'antagonismes permanents. Le concept d'intérité que propose Jacques Demorgon, est la substantivation du préfixe *inter*, qui renvoie au monde intérieur du sujet, intervalle à la fois temporel et spatial entre ce dernier et le monde, ou, si l'on préfère, entre son « fond de vie » et sa relation au monde menacée à chaque instant par les modifications continuelles de l'environnement. Précisons que ce fond de vie est à envisager dans la longue durée depuis le commencement de la vie de tout un chacun et qu'il interagit constamment de façon spontanée, instinctive, libre naturelle, sans préméditation et sans feinte.

L'intérité désigne donc aussi bien les relations d'un même individu avec lui-même, avec son passé, son vécu, son monde intérieur en perpétuelle évolution, mais aussi avec l'environnement, dans toute sa complexité, auquel il est exposé. Antérieure à tout « sentir » et à tout « agir », l'intérité d'un sujet intervient donc **avant**, dans n'importe quel apprentissage, et se manifeste activement, éventuellement à l'insu de l'apprenant, en reliance avec les altérités situées hors d'elle mais aussi en elles, au cours d'un processus complexe « toujours antagoniste » écrit Demorgon, un antagonisme pouvant se révéler destructeur ou constructeur selon des faits de circonstance imprévisibles *a priori*. Ce processus est donc complexe mais on voit bien où veut en venir Jacques Demorgon, soucieux de ne pas limiter la relation qui se développe au cours de tout apprentissage à des causes générales très extérieures (par exemple les interférences et transferts signalés *supra*). C'est la totalité du sujet (toute son histoire) qui est mobilisée dans l'acte, c'est donc avec toutes les facettes de son identité qu'il affronte son projet et son environnement fugace.

Ce concept d'intérité, très proche du concept d'*àida* du psychiatre japonais Bin Kimura⁹ auquel se réfère Jacques Demorgon, traite donc des relations réelles qui s'instaurent entre êtres humains. Ce qu'il tend à montrer, c'est que « *l'individu n'est pas une monade isolée instaurant après coup une relation avec les autres* » (position classique

du monde occidental), mais que ce qui est premier c'est un espace intra-subjectif complexe entrant en contact intersubjectif avec l'autre dans un espace relationnel. Ce concept très fugitif d'intérité désigne donc le monde intérieur en perpétuelle évolution du sujet.

Christine Geoffroy, auteur d'un ouvrage sur l'espace interculturel franco-anglais¹⁰ (Grasset, 2001), observe, que Jacques Demorgon développe dans ses travaux la nécessité de recourir à l'**histoire** pour aborder l'étude de la résistance ou de la disparition des caractéristiques culturelles, et elle puise dans l'ouvrage de 1996¹¹, le passage suivant qui éclaire le concept d'intérité :

« Les racines de nos conduites d'aujourd'hui se sont constituées au voisinage des conduites adaptatives d'hier. Comment ce sur quoi nous nous sommes ensuite produits dans nos propres originalités pourrait-il disparaître de sa place de base première ? Les problématiques demeurent en profondeur les mêmes ».

L'altérité vient donc **après** dans le processus et c'est l'ensemble des liens entre les deux concepts qui définit en fin de compte l'identité véritable de l'apprenant aux prises avec son apprentissage. Sur le plan proprement pédagogique au sens technique du terme, le gain pratique est relativement faible pour l'instant, mais nous gagnons, avec Jacques Demorgon, en compréhension des phénomènes en gestation au cours de l'apprentissage dont l'objet, m'écrit-il encore *« est de détourner les antagonistes de leur pente aisément destructrice »* et il ajoute, *« de leur pente, pas d'eux car ils sont irréductibles comme cœur du réel macro, micro et méso cosmique (humain) ».*

« Reste alors toujours - m'écrit-il encore - à inventer, anticiper les dispositifs imaginatifs, théoriques et pratiques capables de produire agencements, constructions, régulations des antagonismes ». On devine que ce ne sera pas chose facile car nous sommes parvenus dans un domaine d'exploration didacticienne allant bien au-delà des pratiques courantes actuelles. C'est donc un vaste chantier de recherche à ouvrir pour faire profiter la Didactique des Langues-Cultures de cette bonne cure de jouvence qu'elle réclame depuis quelques années à force de ronronner un peu en piétinant toujours sur les mêmes références très « occidentales », et quasiment sacralisées¹².

Le domaine à explorer est psychosociologique, et Demorgon se réfère, pour cela à Pierre Tap¹³ « pour ouvrir de façon dynamique et constructive, les identités qu'il réfère à des processus d'identification. Pierre Tap en repère six relevant de la dialogique d'Edgar Morin :

- Identification **dans l'autre** (enfant, parent, amant etc.)
- Identification **contre l'autre** (perversion d'Œdipe, xénophobies, racismes)
- Identification **dans le paraître**

- Identification dans le faire
- Identification dans le « nous »
- Identification dans le projet

Pour Jacques Demorgon, « chaque processus pris à part peut devenir obsédant et totalitaire ». C'est un peu la situation que l'on vit actuellement à force de tourner en cercle. « *L'apprentissage, écrit encore Demorgon, doit conduire à la capacité de détendre, d'aérer chaque processus d'identification par tel ou tel des cinq autres car il concerne tous les niveaux de l'humain : personnes, groupes, sociétés et il ne pourra se développer que conjointement sur tous les plans ou « niveaux ».*

De la Grèce à la Chine

Comme cette préface est destinée à notre revue chinoise, je pense qu'il est bon, avec François Jullien¹⁴, de prendre la Chine *comme lieu d'extériorité vis-à-vis de la pensée européenne dont la Grèce (.) est la source* ». Je me permets donc de renvoyer mon lecteur au numéro 3 de la revue *Synergies Chine* du GERFLINT, publié en 2008, et je pousserai même l'outrecuidance jusqu'à m'auto-citer. Lorsque François Jullien choisit le paradoxe d'apprendre le chinois pour mieux lire le grec, c'est d'évidence pour « sortir de la contingence de sa pensée ». C'est en apprenant une langue non construite sur le modèle phonématique, syllabique, morphosyntaxique, lexical, rhétorique et sémantique des langues indo-européennes qu'il parvient ainsi à échapper à sa vision originelle du monde.

Il en est de même pour toutes les vérités, y compris didactiques, sur lesquelles se fondent nos théories et pratiques dont il faut **se décaler** aux deux sens du terme, d'abord en sortant un peu de nos positions habituelles, ensuite en enlevant la cale qui empêche notre pensée de bouger.

Passer par la Chine pour un Français ou passer par la Grèce pour un Chinois, implique une quête d'identité nouvelle. « *Quand on sait combien fragile est le tissu des relations humaines, il y a là de quoi réfléchir. Il faut faire en sorte, écrit Jullien, « que commencent à se regarder des pensées qui ne se regardaient pas, qu'elles commencent même à se dévisager* », verbe à charge agressive « *puisque le premier regard est celui de l'incompréhension et du refus dont la durée aura du mal à venir à bout, si tant est qu'elle y parvienne enfin* ».

L'autonomie pose un problème de fond sur une planète où comme l'écrit Edgar Morin, « *le présent n'est perceptible qu'en surface* », où « *la connaissance est désarçonnée à la fois par la rapidité des évolutions et changements contemporains, et par la complexité propre à la globalisation* ». Je retiendrai aussi, comme nécessité majeure

de travailler sur l'autonomie, les deux carences du monde occidentalisé dénoncées par Morin : d'une part « *les cécités d'un mode de connaissance qui, compartimentant les savoirs, désintègre les problèmes fondamentaux et globaux lesquels nécessitent une connaissance transdisciplinaire* » ; d'autre part, « *l'occidentalo-centrisme qui nous juche sur le trône de la rationalité et nous donne l'illusion de posséder l'universel* ¹⁵».

Mais, nous venons de le voir, le problème des relations internationales s'aggrave encore avec l'incapacité pour chaque citoyen planétaire, de sortir de la vision très orientée du monde que lui imposent sa langue et son vécu profondément intériorisés. Le risque mortel, c'est le dialogue de sourds qui est au seuil de la barbarie, et l'on en découvre chaque jour les témoignages les plus lamentables aux quatre horizons de la Terre qui n'est hélas pas encore, pas du tout même, la « Terre-Patrie » rêvée par Morin.

On ne dira jamais assez la stupidité d'une globalisation détruisant chaque année davantage les langues et les cultures du monde. On ne stigmatisera jamais assez les dégâts d'un monolinguisme universel imposé pour des raisons purement et simplement économiques, qui contribue méchamment à l'abêtissement de la planète en coupant les gens de leurs racines culturelles et linguistiques (*i.e.* de leur intérêt).

Je ne puis donc que féliciter les contributeurs de ce nouveau numéro de *Synergies Chine*, et particulièrement le professeur Fu Rong, d'avoir choisi, avec l'autonomie, un thème de réflexion capital pour commencer à contrer la conception purement techno-économique du développement et reconstruire de nouvelles solidarités. La recherche sur l'évolution nécessaire de la pensée didacticienne passera nécessairement par le développement de nouvelles recherches fondées sur l'autonomie.

Apostille

Discussion :

Les précisions de Jacques Demorgon¹⁶ sur l'autonomie - 14 septembre 2014

Jacques Cortès : Je t'avoue que je ne suis pas très content de ma préface. J'ai du mal à en raccorder rationnellement les deux parties. La première idée qui me trotte par la tête est que, finalement, il est difficile, voire impossible d'être vraiment autonome. Rejeter toute autorité court le risque de faire de l'autonomie une pure et simple perversion (aveuglement, liberté totale avec toutes les dérives criminelles, autonomistes et libertines possibles). Je pense, à ce propos, à Gabriel Marcel (philosophe existentialiste chrétien 1889 - 1973) à propos de la liberté, et à sa fameuse phrase où il combine liberté et esclavage («être libre, c'est se sentir à l'aise dans l'esclavage»).

L'autonomie implique certainement la liberté mais une liberté strictement «encadrée» par la morale. Dès lors, sa définition traditionnelle est, sinon fautive, du moins assez fragile car la véritable autonomie implique in fine une liberté très alourdie par une dose copieuse de règles et surtout elle impose et exige l'obéissance scrupuleuse à ces dernières. Pour être autonome, en fin de compte, il faut savoir obéir aux lois que l'on se donne, régulièrement inspirées par des exemples extérieurs qui sont d'autant plus efficaces que l'on se contraint fortement à les respecter. Tout cela est vraiment perturbant.

A contrario, se contraindre soi-même à respecter aveuglément des règles venues de l'extérieur et pousser ce respect jusqu'au danger d'accepter les conduites les plus barbares, est une aberration hélas courante. Exemple: sous prétexte que les commandements criminels émaneraient d'un être suprême en forme de Moloch avide de sang et de meurtres, certains fanatiques tombent dans le légalisme le plus obtus, celui qui infantilise «le fou de Dieu» se croyant en conformité avec les Saintes écritures de sa foi, au point de lui faire commettre, en toute ferveur et prétendue autonomie, un (des) crime(s) dépassant toute abjection. Devenir pour soi-même, avec des transports de foi ridicules, un Jiminy Cricket inquisiteur (comme la petite sauterelle qui sert de conscience à Pinocchio), est-ce de l'autonomie, même si l'exécuteur des volontés du ciel s'estime en plein accord avec sa foi et avec son créateur céleste ? Disons le sans ambages, ce type d'autonomie-là, même sanctifié par des voix se voulant autorisées, est la forme la plus barbare et ignoble d'asservissement.

Jacques Demorgon : Certainement ! Je ne peux malheureusement pas prendre en compte l'autonomie par rapport au domaine spécifique dans lequel tu cherches à la penser pour ta préface à ce numéro de « *Synergies Chine* » que je ne connais pas. Je peux juste y penser d'une façon générale. Tu verras comment elle peut être éclairante, ou comment il te faut encore la repenser en fonction de « ce » domaine spécifique où s'exerce, se déploie, se développe l'autonomie singulière à laquelle tu te réfères.

Tu poses dans ta question les deux fourvoiements opposés : pas d'autonomie quand je crois qu'elle émerge spontanément de la seule existence de mon moi séparé, abrité de tout, et pensant trouver sa loi en lui-même. Pas davantage d'autonomie quand je me contente recevant des lois, des règles déjà là, de les appliquer. Ceci étant dit, si l'autonomie reste si difficile à penser c'est qu'elle n'est jamais une donnée seulement, d'où qu'elle vienne, elle dépend d'un grand nombre de données. Elle est une fort longue construction multiple. En fait, elle n'est atteignable que dans cette construction qui ne peut pas s'arrêter en se disant arrivée. C'est même cela qui garantit son authenticité. Tout doit lui être occasion de se reprendre, se prolonger, se diversifier au sein des expériences nouvelles. Reste que son processus d'émergence, de déploiement et de renouvellement peut bénéficier de plusieurs éclairages compréhensifs et explicatifs. La

loi - présente dans l'autonomie - ne peut venir ni « purement » de moi-même (au titre de quelle existence mienne pourrais-je me la donner ?) ni de l'autre qui strictement n'est que lui et pas moi !). Elle ne peut venir que d'une expérience commune qui nous éprouve et que l'on éprouve l'un et l'autre.

Jacques Cortès : Je suis bien d'accord avec toi sur de telles bases, mais tu me confortes aussi dans l'idée angoissante que le terrain est constamment miné et qu'il faut donc prendre un large recul pour ne pas s'enfoncer dans le pathos des idées premières quand on parle d'autonomie. Comment s'en sortir selon toi ? De tous côtés, comme dirait Ponge, on est» bonard», refait, mené en bateau, piégé, filouté, feinté. D'où mon sentiment d'être ailleurs que sur le terrain où la revue Synergies Chine m'a invité à m'exprimer. Et cela me donne du souci.

Jacques Demorgon : Effectivement, il faut tenter de déjouer les pièges de l'autonomie car les difficultés ne manquent pas.

Première difficulté ; il y a déjà eu avant moi de nombreuses expériences telles entre des « moi-même » et des « moi-autre » et elles ont engendré des lois. Je gagnerais du temps en me conformant à ces lois. Ce n'est pas exclu, mais à la condition que je sache recevoir ces lois des autres en les éprouvant dans ma propre expérience. Je peux éprouver leur sens mieux, plus vite, je ne peux pas me dispenser de l'épreuve que je fais, car elle se situe et se développe dans des circonstances qui me sont propres. Il ne s'agit pas ici d'un certain quant à soi égotiste de moi-même, encore moins d'un droit et pas non plus à proprement parler d'un devoir. Il s'agit du seul et simple exercice du fait même de mon existence qui n'a pas à se dispenser d'être. « L'homme est l'animal qui doit se reconnaître humain pour l'être ». Il ne peut pas l'être en posant qu'il imite les autres qui ont été humains pour lui. Ou, du moins, il le peut si c'est dans un échange, pas dans une imitation, encore moins dans une soumission. L'homme est l'être « naturel » auquel la nature a donné les moyens d'inventer et non simplement de reproduire. C'est par le fait de contribuer moi-même à cette invention à laquelle les autres ont contribué ou vont le faire que je suis humain. Il y a une loi de cette construction-invention de moi qui est en même temps celle de ma construction-invention des autres et du monde. Ces lois (cette loi) que je découvre-invente (seul et pas tout seul) ne m'entraîne(nt) vers l'autonomie que si elles sont, en même temps des lois et mes lois. C'est par le processus évolutif de leur construction, à la fois externe et interne, que cela est possible.

Jacques Cortès : Mais alors comment parvenir à une démarche cohérente ? Cette question pèse de tout son poids sur ma préface qu'il faudrait resserrer dans sa construction. J'ai essayé de construire mon texte en interrogeant la langue française et j'ai vu que la résistance autant que la science, la foi ou la politique sont des machines à fabriquer de la bonne ou de la fausse-monnaie d'autonomie sous toutes les

formes possibles: théonomie, idéonomie, hystéronomie (pardon de m'autoriser à créer de toutes pièces des mots de mon invention mais qui disent bien ce qu'ils veulent dire) qui sont des postures pouvant engendrer: 1) Gaston Bachelard (célèbre autodidacte), 2) l'Abbé Pierre (célèbre humaniste) ou 3) Mohamed Merah (célèbre criminel inspiré par sa foi). Il y a donc certainement, dans mon raisonnement, un missing link quelque part.

Jacques Demorgon : Je continue donc en pensant à ta perspective de faire tenir de façon cohérente les (au moins) deux parties de ta préface. Tout ce que je viens d'énoncer ci-dessus peut l'être de façon plus courte en passant par la triade adaptative et constructive fondamentale que tu as toi-même réutilisée. En effet, pas d'autonomie possible si j'imagine pouvoir simplement la déduire de mon identité. Celle-ci a été acquise dans toutes sortes de dépendances ; je renforcerais cela en voulant pour ma loi ne plus dépendre que de mon identité acquise : comme si je n'avais plus à être. Pas d'autonomie non plus dans un abandon de cette épreuve d'être au bénéfice de la loi déjà toute faite par d'autres. C'est à partir de cet antagonisme et de l'impasse qu'il révèle que la situation réelle se découvre. L'autonomie ne peut jamais être seulement le produit d'un don que me ferait l'autre, ni d'une donation que je me ferais à moi-même. Identité et altérité ne peuvent que se construire ensemble par leur **intérité** même. Faute de cette dialogique ternaire, ou trinitaire comme dirait Morin, on a des « identités », des « altérités » et quelques intérités çà et là, mais pas cette permanente construction triple qu'est la véritable autonomie.

Jacques Cortès : *Je suis encore d'accord avec ces éclaircissements dont j'ai pensé trouver une source intéressante dans les mots courants de la langue.*

Jacques Demorgon : Le langage courant, en effet, tâtonne aussi autour de ces vérités. Par exemple, quand il parle de l'« **indépendance** ». Il reconnaît qu'elle n'est pas seulement une donnée qui serait déjà là. Ce qui est plutôt immédiatement là, c'est la « **dépendance** » qui suscite aussi du rejet. L'observation pédagogique a bien souligné qu'assez tôt l'enfant entre en « **contre-dépendance** », et sans doute avant même « l'âge du non » précisé par Spitz. Par la suite, le constat et la pratique reconnus de l'« **interdépendance** » vont entraîner dépendance et contre-dépendance vers l'indépendance. Elles ne sont pas de trop à elles quatre pour ouvrir le chemin à la construction de l'autonomisation et à la poursuite consciente de l'autonomie.

Jacques Cortès : *Dans la deuxième partie, je suis le chemin de l'identité et je m'attarde avec plaisir sur l'intérité et l'aïda (concepts contemporains importants mais encore peu connus). C'est donc intéressant et nouveau mais pragmatiquement assez peu porteur encore du point de vue pédagogique, même s'il faudra bien évoluer assez vite dans ce domaine qui, depuis quelques années, tourne un peu en rond autour*

des textes sacrés actuels en voie d'usure et donc en besoin de dépassement du point de vue de la recherche didactique de haut niveau. Pourrais-tu développer un peu ton rapport à Pierre Tap ?

Jacques Demorgon : Pierre Tap nous détaille les chemins de l'autonomie que nous avons reconnus abstraitement. Il passe déjà d'identité à « **identification** », du produit incompris au processus reconnu ou à reconnaître. De même nous devons dire « **autonomisation** » au lieu d'autonomie. Chacune de ces six identifications nous met en présence de bifurcations variées qui sont à chaque fois des occasions de manquer la loi et l'autonomie, ou de les trouver.

« **L'identification dans l'autre** » oblige à faire le constat de notre dépendance immense. Si nous ne le faisons pas, nous allons facilement plus tard nous « gonfler » d'une toute-puissance largement imaginaire. Par contre, nous pouvons aussi nous installer « dans l'autre », user et abuser de lui, sans voir qu'alors nous ratons l'autonomie en nous plaçant dans une dépendance qui, pour exploiteuse qu'elle soit, n'en est pas moins dépendance.

« **L'identification contre l'autre** » joue un rôle considérable dans notre manque d'autonomie lorsque nous nous y arrêtons comme c'est le cas dans les xénophobies et les racismes. Par contre, elle est un moment incontournable et permanent qui nous introduit à la loi de notre existence séparée, singulière de « qui est venu au monde sans plus de justification ». Ce « contre l'autre » pourrait avoir quelque chose d'un éventuel « contre soi » rentré, qui ne serait pas bon non plus. Belle dialogique d'un « contre l'autre » et d'un « contre soi » qui peuvent s'éviter ensemble en posant une loi d'intérité pour l'autonomie réciproque. Rappelons ici les deux complexes se renversant de supériorité en infériorité.

« **L'identification au paraître** » m'aide à poser de nouveau la loi d'une mutuelle dépendance entre l'autre et moi. J'aime le fasciner (séduction !) comme il peut aimer se refléter en moi à travers cette fascination. Cet échange dans les apparences me permet de poser la loi des avantages de cet imaginaire ouvert pouvant devenir symbolique et conduire à des construits réels. Par contre, quand l'identification au paraître se resserre sur elle-même, réduit et referme sa propre épreuve, il devient difficile de trouver la loi de la distinction, entre apparences et réalités, qui définit l'illusion.

Avec « **l'identification au faire** », notre rapport à l'autre se découvre comme aussi bien rapport au monde, à ses objets et à ses êtres qui nous résistent voire nous menacent. Nous construirons notre loi d'autonomie sur la base de ces résistances ou de ces accueils, de ces opportunités ou de ces blocages : le fameux « principe de réalité » évoqué par Freud.

« *L'identification au nous* » manque l'autonomie si je laisse ce « nous » être celui des communautarismes, tribalismes, nationalismes, cléricatismes, fanatismes et terrorismes. Tous enferment et déterminent les individus au travers de leurs saturations prescrites de l'espace et du temps, supprimant ainsi déjà la vive vie des vivants. Ensuite, ils peuvent même les détruire aussi bien comme ennemis que comme partisans en les conduisant ensemble au meurtre. Par contre, « un nous » ouvert à la diversité évolutive des individus différents (et à leurs différends) est indispensable à la construction d'une précieuse autonomie trouvant la loi des échanges ordonnés et désordonnés.

Enfin, « *l'identification au projet* » manque l'autonomie si mon projet n'est qu'un enfermement jaloux (identification contre l'autre) et pressé de s'exhiber (identification au paraître). Elle la construit si le projet est l'occasion en même temps d'un échange conjugué avec la réalité du monde, des autres et de moi-même. Ces projections et ces retours requièrent la prise en compte de temps - solitaires et partagés - de maturation, d'élaboration, de réalisation. Au cours de ces temps interférents, j'éprouve que les lois doivent s'adapter de façon successive et simultanée pour enrichir vraiment l'étendue, la profondeur, la souplesse de mon autonomie.

Jacques Cortès : Merci, Cher Jacques, pour tes précieuses analyses.

Notes

1. Ce substantif un peu surprenant est d'origine québécoise.
2. Qu'on me pardonne de forger de toutes pièces ici un terme par lequel je me permets de rappeler qu'il y a dans cette solitude de l'autodidacte, un passage au désert, volontaire mise à l'écart un peu sauvage dont il tire une fierté farouche.
3. Le mot est fort mais je pense qu'il est important d'en finir avec les accusations constantes de certaines « belles âmes » progressistes distribuant l'éloge et le blâme à tous ceux qui n'épousent pas les dernières directives de la « pensée unique ». Il est bon, dans ce cas, de rappeler les positions de Claude Lévi-Strauss à propos du racisme « [...] je m'insurge contre l'abus de langage par lequel, de plus en plus, on en vient à confondre le racisme défini au sens strict et des attitudes normales, légitimes même, et en tout cas inévitables. Le racisme est une doctrine qui prétend voir dans les caractères intellectuels et moraux attribués à un ensemble d'individus, de quelque façon qu'on le définisse, l'effet nécessaire d'un commun patrimoine génétique. On ne saurait ranger sous la même rubrique, ou imputer automatiquement au même préjugé l'attitude d'individus ou de groupes que leur fidélité à certaines valeurs rend partiellement ou totalement insensibles à d'autres valeurs. Il n'est nullement coupable de placer une manière de vivre et de penser au-dessus de toutes les autres, et d'éprouver peu d'attraction envers tels ou tels dont le genre de vie, respectable en lui-même, s'éloigne par trop de celui auquel on est traditionnellement attaché. ». Extraits de *Le regard éloigné* (1983).
4. École dont le Maître à penser était Franz Boas (1858 - 1942) et dont les théories culturalistes ont inspiré le toujours remarquable ouvrage de Ruth Benedict sur la civilisation japonaise, publié pendant la deuxième guerre mondiale : *Le Chrysanthème et le Sabre*.
5. *Les enjeux de la Laïcité à l'ère de la diversité culturelle planétaire*, Sylvains les Moulins : Gerflint, Coll. Essais francophones, Volume 2, janvier 2014.

6. Majuscules volontaires évidemment de notoriété, mais avec une nuance perceptible d'humour.
7. Quelles que soient les variantes que cette dernière peut offrir sous différentes latitudes.
8. Les mises en gras sont de Jacques Demorgon lui-même.
9. Le Professeur Bin Kimura est un psychiatre japonais né en 1931. Il a créé le concept d'aïda qui signifie « entre » en japonais, dans le sens d'un intervalle spatial et temporel entre plusieurs choses. Ce mot est utilisé pour désigner « l'entre » des relations interpersonnelles. Pour Kimura, l'aïda est premier et s'actualise ensuite sous la forme de *soi-même* et des *autres*. Il y a donc correspondance étroite avec l'intérité de Jacques Demorgon.
10. *La mésentente cordiale, voyage au cœur de l'espace interculturel franco-anglais* Grasset et Fasquelle, 2001.
11. Jacques Demorgon, *Complexité des cultures et de l'interculturel*, Paris, Anthropos, Economica, 1996.
12. Avec tout le respect qu'inspirent les travaux des experts du Conseil de l'Europe, ce n'est pas se montrer outrageant que d'envisager l'avenir de la didactique des langues-cultures sur des bases qui, tout en conservant certains acquis majeurs, ouvriront à de nécessaires approfondissements.
13. Pierre Tap est Professeur émérite de Psychologie de l'Université de Toulouse le Mirail et notamment spécialiste de Psychologie Sociale.
14. François Jullien, philosophe, helléniste et sinologue né en 1951. Le Gerflint a publié dans la revue *Synergies Monde* n° 3 (2008) un numéro ayant pour titre *François Jullien et le public vietnamien*, dirigé par An Na Truong Thi, Vo Xuan Ninh et Jacques Cortès.
15. Toutes les citations d'Edgar Morin figurant dans ce paragraphe sont extraites de *La Voie fayard*, 2011, p.17 et suivantes.
16. Jacques Demorgon, philosophe et sociologue notamment spécialiste de l'interculturel (plusieurs ouvrages majeurs publiés) est également Rédacteur en Chef, au GERFLINT, de la revue *Synergies Monde Méditerranéen*.